

*Ragionamenti*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Les Roueries des hommes*  
*La Ruffianerie*  
*L'Education de la Pippa*

PIERRE ARÉTIN

*Ragionamenti*

Traduit de l'italien par  
ALCIDE BONNEAU

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2008

TITRE ORIGINAL

*Ragionamento  
della Nanna e della Antonia  
fatto in Roma sotto una ficaia  
composto dal divino Aretino  
per suo capriccio  
a correzione dei tre statti delle donne*

PIERRE ARÉTIN À SON SAPAJOU

SALUT, Guenon, salut, te dis-je, puisque la Fortune étend sa main jusque sur les bêtes : la preuve, c'est qu'elle t'a enlevé des lieux où tu naquis pour te donner à moi. Je suis convaincu que tu es un grand Personnage sous la forme d'un Magot, comme Pythagore était un grand Philosophe sous la forme d'un Coq, et c'est pourquoi je te dédie mon travail, ou plutôt mon délassement de dix-huit matinées, non comme à un Macaque, un Singe, un Babouin, mais comme à un grand Personnage. Si je n'avais pas appris du secrétaire de la Nature que tu en es un, je t'aurais adressé le Dialogue de la Nanna et de l'Antonia comme à un animal : les Romains eux-mêmes, après avoir puni de la peine capitale le meurtre de ce corbeau dont toute la vertu consistait à saluer César, ne le firent-ils pas porter sur une civière par deux Ethiopiens, avec le joueur de flûte en tête, et ne donnèrent-ils pas le nom de *Ridiculus* à l'endroit où ils l'ensevelirent ? Ainsi la folie d'une foule de sages anciens pourrait servir d'excuse à celle d'un fou moderne.

Maintenant, pour prouver qu'il est bien vrai que tu es un grand Personnage, je commencerai par te dire que tu as figure d'homme, et que tu es ce que tu es ; or, les hommes se croient tous de grands Personnages, et sont ce qu'ils sont ; toi, avec ta gloutonnerie, tu avales tout ce que tu trouves : eux, avec la leur, ils engloutissent de telle façon, que la simple gourmandise n'est plus mise au nombre des péchés mortels ; tu voles jusqu'à une aiguille, ils volent jusqu'au meurtre, et ont égard aux lieux où ils commettent leurs larcins absolument comme tu y as égard toi-même ; ils sont généreux, oui, leurs serviteurs et leurs sujets peuvent en témoigner : toi, tu es la courtoisie même, ceux qui se risquent à t'enlever ce que tu as dans les griffes peuvent en jurer ; tu es si luxurieux que tu te souilles toi-même : sans la moindre vergogne, ils s'amusent avec le même morceau de chair ; ton impudence dépasse celle des effrontés, et la leur celle des affamés ; tu es toujours emplâtré d'ordures : ils sont toujours emplâtrés

Les dialogues de l'Arétin ont été imprimés ensemble et séparément à partir de 1534. La première édition complète a paru après la mort de l'auteur, en 1584. Nous avons utilisé la traduction d'Alcide Bonneau, publiée en 1882 chez Isidore Liseux et republiée avec quelques corrections à Paris, au Cercle du livre précieux, en 1959.

© Editions Allia, Paris, 2008 pour la présente édition.

d'onguents ; tu tournes toujours et ne te trouves jamais bien en place : leur humeur est aussi peu changeante que tes gambades ; tes jeux sont l'amusement des badauds : leur bêtise les rend la risée de l'univers ; tu es ennuyeux, ils sont importuns ; tu crains tout le monde, et tout le monde te craint : ils font peur à tout le monde et ils ont peur de tout le monde ; tes vices sont incomparables et les leurs inestimables ; tu fais mauvais visage à quiconque ne t'apporte rien à manger : ils ne regardent personne de bon œil, sauf les entremetteurs de leurs plaisirs ; ils ne se soucient d'aucune infamie qu'on leur dise, ni toi d'aucun outrage qu'on te fasse. Enfin, ne me laisse point passer sous silence que si les grands Personnages ont des mines de Singes, les Singes ont eux aussi des mines de grands Personnages.

Pour en revenir à toi, ma petite Guenuche, je te dirai que si le sens du goût ne te faisait défaut, absolument comme aux Princes, je tâcherais d'excuser le style licencieux de l'œuvre que je publie sous ta protection : tu la goûteras comme les Princes goûtent celles qu'on leur dédie indignement tous les jours, sous le couvert de la Priapée de Virgile et des passages lascifs d'Ovide, Juvénal et Martial. Mais comme tu es aussi savant qu'eux, je ne t'en dis pas davantage, bien sûr qu'en récompense de l'immortalité que je te donne, tu me feras quelque bonne morsure à la première occasion : les gros bonnets payent de la même monnaie aux écrivains les louanges dont ceux-ci les comblent : ils s'entendent aux lettres comme tu t'y entends toi-même. J'ajouterais qu'ils ont l'âme faite à la ressemblance de la tienne, s'il n'était pas malhonnête de dire pareille chose. Ce que je puis bien avancer, c'est que les Grands cachent leurs défauts sous les livres qu'on fait pour eux, comme tu caches tes difformités sous les habits que je t'ai fait faire.

Maintenant, Magot, que ton Altesse (c'est le nom qu'on donne aux grands Personnages : ils en sont dignes tout comme toi), que ton Altesse prenne ces feuillets et les déchire ; les hauts personnages ne se contentent pas de déchirer les livres qu'on leur dédie, ils s'en torchent, peu s'en faut que je ne te le dise : à la grande satisfaction et glorifica-

tion des Muses, qui vont au-devant d'eux en se troussant et qui en sont appréciées comme tu les apprécies toi-même. Peut-être aurais-tu voulu que, dans ce que la Nanna dit des Nonnes, je me fusse gardé davantage de la méchanceté qui t'est ordinaire. La Nanna est une bavarde, elle dit tout ce qui lui vient sur les lèvres : et des Nonnes il fait bon dire tout le mal possible, puisqu'elles se font voir au vulgaire pires que les prostituées. La puanteur de leur corruption, qui a peuplé le monde d'Antéchrists, empêche de respirer la fleur de Virginité des véritables Epouses et Servantes de Dieu, et il en existe. Rien qu'en y pensant, je me sens tout réconforté de cette je ne sais quelle bonne et sainte odeur qui vous monte à l'âme, si l'on passe près de leurs asiles, comme vous monte au nez le parfum des roses, quand vous arrivez où il y en a ; qui se soucierait d'entendre les Anges, en les écoutant chanter ces saints offices au moyen desquels elles apaisent la colère de Dieu et l'invitent à nous pardonner nos péchés ? La Nanna ne parle donc pas des rigides observatrices de la chasteté jurée : elle-même s'en défend dans son entretien avec l'Antonia ; elle parle de celles dont l'odeur est la civette du Démon. Et bien certainement, de même que je n'aurais jamais l'audace d'adorer, de chérir et de louer d'autre Empereur que César ; de chanter qui que soit, sauf le grand Antoine de Lève ; d'exalter un autre Duc que le Duc d'Urbain ; de servir un autre Marquis que le Marquis del Vasto ; de révéler d'autre Prince que le Prince de Salerne ; de parler d'autre Comte que des Comtes Guido Rangone et Massimiano Stampa : ainsi n'aurais-je jamais osé ni penser ni écrire ce que j'ai dit des Religieuses, si je n'étais dans la persuasion que la flamme de ma plume brûlante dût purifier les taches honteuses dont leurs lubricités ont maculé leur vie : elles qui devraient être dans leurs Monastères comme les lis dans les jardins, elles se sont si profondément enfoncées dans les fanges du monde, que ce n'est pas le Ciel, c'est l'Abîme même qui les rejette. J'espère donc que mon livre sera ce fer, à la fois cruel et salutaire, dont le bon Médecin coupe le membre gangrené, pour rendre la santé aux autres.

PREMIÈRE JOURNÉE

*Dans laquelle la Nanna, à Rome, sous un figuier, raconte à l'Antonia la vie des nonnes.*

ANTONIA. – Qu'as-tu, Nanna ? Crois-tu que ce visage, assombri de pensées, convienne à une femme qui gouverne le monde ?

NANNA. – Quoi, le monde ?

ANTONIA. – Le monde, oui. Bon pour moi d'avoir cet air songeur, moi qui, le mal français excepté, ne trouve pas un chien qui jappe après moi ; qui suis pauvre et fière, et quand j'ajouterais vicieuse, ne pécherais pas contre le Saint-Esprit.

NANNA. – Antonia, chacun a ses peines, et il y en a tant où tu crois qu'il n'est que plaisirs, il y en a tant que tu en serais stupéfaite ; crois-moi, crois-moi, ce monde-ci est un mauvais monde.

ANTONIA. – Tu dis vrai : c'est un sale monde pour moi, mais non pour toi, qui te nourris même du lait de la poule ; par les places, par les hôtelleries, et partout, on n'entend que : Nanna par-ci, Nanna par-là ; et toujours ta maison est pleine comme un œuf, et tout Rome danse autour de toi la Mauresque, comme on voit les Hongrois la danser au Jubilé.

NANNA. – Tu as raison ; pourtant je ne suis pas con-

tente ; je me fais l'effet d'une mariée qui, par une sorte de respect humain, encore qu'elle ait devant elle un tas de mets et grand'faim, et qu'elle soit à table à la place d'honneur, cependant n'ose pas manger. Vrai, vrai, petite sœur, je n'ai plus le cœur à sa place ; enfin, suffit.

ANTONIA. – Tu soupirez ?

NANNA. – Patience !

ANTONIA. – Tu soupirez à tort ; gare que le bon Dieu ne te fasse soupirer à bon droit.

NANNA. – Comment veux-tu m'en empêcher ? Quand j'ai ma Pippa, qui va sur ses seize ans et que, voulant lui choisir un état, l'un me dit : "Fais-la Sœur ; sans compter que tu économiseras les trois quarts de la dot, ce sera une sainte de plus au calendrier" ; un autre dit : "Marie-la ; tu seras en fin de compte si riche, que tu ne t'apercevras pas de ce que ça t'aura coûté" ; un autre me conseille de la faire Courtisane tout de suite, disant : "Le monde est corrompu, et quand il serait meilleur, en la faisant Courtisane, tu en fais d'emblée une Dame ; et avec ce que tu as et ce qu'elle gagnera bientôt, elle deviendra une Reine." Tout cela me met hors de moi : tu vois donc bien que la Nanna, elle aussi, a ses peines.

ANTONIA. – Ce sont des peines, pour une femme comme toi, plus douces que n'est un peu de gale à qui le soir, au coin du feu, les chausses mises bas, se sent l'eau venir à la bouche, rien qu'à l'idée de se gratter. Les vraies peines, c'est de voir monter le blé ; les tourments, c'est de voir renchérir le vin ; la torture, c'est le terme à payer ; la mort,

c'est de prendre l'infusion de bois deux ou trois fois l'an, et de ne pas sortir des pustules et des gommages, d'être toujours dans le pétrin. Je m'émerveille que toi, pour si peu de choses, tu sois toute songeuse.

NANNA. – Pourquoi t'en étonnes-tu ?

ANTONIA. – Parce que toi, qui es née à Rome, élevée à Rome, tu devrais, les yeux fermés, te dépêtrer de tous ces ennuis que tu te crées pour la Pippa. Dis-moi, n'as-tu pas été nonne ?

NANNA. – Si.

ANTONIA. – N'as-tu pas eu un mari ?

NANNA. – J'en ai eu un.

ANTONIA. – N'as-tu pas été courtisane ?

NANNA. – Je l'ai été.

ANTONIA. – Eh bien, de ces trois choses, que ne choisis-tu la meilleure ?

NANNA. – Non, Madonna.

ANTONIA. – Pourquoi non ?

NANNA. – Parce que les religieuses, les femmes mariées et les putains, vivent aujourd'hui autrement qu'elles ne vivaient jadis.

ANTONIA. – Ah ! ah ! ah ! La vie a toujours été la même chose : on a toujours mangé, toujours bu, toujours dormi, toujours veillé, toujours marché, toujours reposé ; les femmes ont toujours pissé par la fente ; on a toujours ses fesses derrière soi ; et je voudrais bien que tu me contes quelque chose de la façon de vivre des nonnes, des femmes mariées et des courtisanes de ton temps : je te jure, par les sept églises que j'ai fait vœu de visiter à Carême qui vient, de te décider en quatre mots ce que tu dois faire de ta fillette. Voyons, toi qui pour être une doctoresse, n'en es pas moins ce que tu es, dis-moi d'abord ce qui t'ennuie d'en faire une sœur ?

NANNA. – Je le veux bien.

ANTONIA. – Dis-le moi, je t'en prie ; d'ailleurs, c'est aujourd'hui la sainte Madeleine, notre patronne ; on ne fait rien ; et quand bien même on travaillerait, j'ai du pain et du vin, et de la viande salée pour trois jours.

NANNA. – Oui ?

ANTONIA. – Oui.

NANNA. – Eh bien, je te conterai aujourd'hui la vie des nonnes, demain celle des femmes mariées, et après-demain celle des courtisanes ; assieds-toi près de moi, mets-toi à ton aise.

ANTONIA. – Je suis très bien ; va toujours.

NANNA. – J'ai envie de blasphémer l'âme de mon-

seigneur... je ne veux pas dire son nom, qui m'a arraché cette drôle de dent.

ANTONIA. – Pas de scandale.

NANNA. – Antonia, ma mie, les nonnes, les femmes mariées et les putains, c'est comme un croisement de routes : sitôt qu'on y arrive, on reste un bon bout de temps à songer laquelle on prendra ; et il arrive souvent que le diable vous attire dans la plus mauvaise, comme il a attiré la benoîte âme de mon père le jour qu'il m'a faite sœur, et cela contre la volonté de ma mère, de sainte mémoire : tu dois l'avoir connue. Oh ! celle-là, c'était une fière luronne !

ANTONIA. – Je l'ai connue pour ainsi dire en songe, et je sais, pour l'avoir entendu dire, qu'elle accomplissait des miracles, derrière les Banchi ; j'ai appris aussi que ton père, qui était sbire du Barizel, l'avait épousée par amour.

NANNA. – Ne me rappelle pas davantage mon chagrin ; Rome ne fut plus Rome, le jour où elle resta veuve d'un couple si bien assorti. Pour en revenir au fait, le premier jour de mai, Monna Marietta (ainsi s'appelait ma mère, bien que par plaisanterie on lui donnât de la belle Tina) et Ser Barbieraccio (c'était le nom de mon père), ayant convoqué toute la parenté, oncles, grands-pères, cousins, cousines, neveux, frères, et toute une bande d'amis et de connaissances, me conduisirent à l'église du couvent, toute vêtue de soie, ointe du parfum de l'ambre gris, avec une coiffe d'or sur laquelle était posée la couronne de virginité enguirlandée de fleurs, roses